

XYZ. La revue de la nouvelle

Le congélateur

Annie Riel



Number 68, Winter 2001

Jeunes nouvelliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3996ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Riel, A. (2001). Le congélateur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 42–44.

Le congélateur

Annie Riel

À peine incliné, encerclé de cumulus, le soleil dardait ses rayons sur la campagne. Les cimes des grands pins demeuraient immobiles. Dans les pâturages, le bétail n'en finissait plus de fouailler les mouches et les taons voraces. L'air, d'une densité à couper au couteau, écrasait les bêtes et les gens. Mes parents s'en allaient visiter une petite ferme pas très loin de la nôtre ; je crois qu'ils désiraient l'acheter afin d'augmenter leur quota. Docilement, j'obéis à l'ordre de m'asseoir dans la voiture, dont la banquette arrière me brûla les cuisses. La canicule saturait l'air de l'habitacle. Un mal de cœur m'assaillit aussitôt.

Le chemin de terre cahoteux obligeait mon père à rouler lentement. Une traînée de poussière se soulevait au passage de la voiture, des cailloux cliquetaient sur la carrosserie. Je respirais par la bouche, aspirant le peu d'air qui provenait de la fenêtre du chauffeur. Je m'appliquais à contenir ma nausée. Par-delà le petit pont de bois qui traversait la voie ferrée, en face du cimetière anglican, une petite maison recouverte de papier brique, une grange et deux remises dominaient une colline. Le véhicule s'engagea dans la cour. Un gros chien noir arborant des crocs menaçants se mit à aboyer ; l'animal sautillait, tirait sur son collier, mais une chaîne solide le retenait à sa niche. Je sortis sitôt le moteur éteint. Les rideaux d'une fenêtre remuèrent, puis une vieille dame apparut sur le seuil, laissant claquer derrière elle la porte moustiquaire. Elle s'adressa à mes parents en anglais. Je n'écoutais pas, j'observais plutôt les bâtiments négligés, leurs toits à la Mansard, fragiles sous le poids de l'âge. Une cigale stridula. Je tentai d'attraper un chat blanc, tout sale et tout maigre, aux yeux rouges et aux poils rares ; mais, trop farouche, il s'enfuit.

Juste avant que nous entrions dans la maison, le vantail pivota et laissa échapper un gémissement de gonds rouillés. Dans la cuisine, la peinture défraîchie s'écaillait, de la vaisselle sale était empilée dans l'évier. Une mouche zigzaguait et zézayait en se

heurtant à la fenêtre ; puis elle alla se poser sur le comptoir et fut dans les miettes et les restes. Les adultes discutaient ferme. L'odeur d'humidité était poignante. Suivant la vieille dame, nous gravîmes un escalier aux marches de bois inégales, creusées en leur centre et qui craquaient sous nos pas. Dans la première chambre, un vieux lit de fer émergeait de sa courtépointe ; une Bible reposait sur une table de chevet en pin, le tout bien recouvert de poussière. Un papier peint blanc à petites fleurs rouges et aux coins retroussés recouvrait les murs de crépi. L'un des murs était percé d'une fenêtre et d'une porte, que mon père ouvrit, mais nul escalier ne permettait de descendre à l'extérieur, vers le paysage d'arbres et de champs. Mes battements de cœur provoquaient un écho jusque dans ma tête. La nausée m'assaillait de nouveau.

La vieille Anglaise nous conduisit ensuite à la cave. Dans l'escalier, elle raconta que, plusieurs années auparavant, elle avait eu un fils ; son mari n'avait cependant jamais voulu reconnaître cet enfant, car il refusait d'assumer la paternité d'un mongolien. Au bas des marches, il y avait une chaudière, des bûches de bois mal cordées et un congélateur ; un énorme congélateur, tout blanc, avec une imposante poignée rongée par la rouille. Un jour, raconta la vieille Anglaise, elle avait découvert son fils mort dans ce congélateur. Je crois qu'elle n'avait plus jamais revu son mari par la suite. En fait, je n'entendais plus rien de ce qu'elle racontait. Je restais là, debout, incapable de bouger, à fixer le congélateur. Les adultes retournèrent dans la cuisine, mais sans remarquer que je ne les suivais pas. J'étais impuissante à détacher mon regard du monstre blanc, comme si une force s'était emparée de moi. Lentement, j'avançai entre les rondins ; l'attraction devenait de plus en plus intense à mesure que je m'approchais. Je saisis une bûche, l'appuyai verticalement contre l'appareil et, après mille difficultés, me hissai à la hauteur de la porte, que je parvins à soulever. Mais il n'y avait pas d'éclairage à l'intérieur, l'ampoule avait dû brûler. Soudain, mon pied chancela, le rondin bascula. Je demeurai un moment en équilibre, le souffle coupé, les jambes ballottant dans le vide. La paroi s'enfonçait dans mon ventre.

Sans réfléchir, je fis un effort pour basculer à l'intérieur et, finalement, roulai dans le congélateur. Je m'assis sur les paquets de viande, question de savoir ce que l'enfant avait pu ressentir. J'imaginai ce petit garçon à peine plus vieux que moi, avec des yeux et des cheveux bruns, des traits grossiers, de longs cils. La pellicule de plastique givrée collait à mes cuisses et provoquait des sensations de brûlure que je trouvais agréables. Je me demandais quel genre d'histoires cet enfant pouvait bien se raconter, le soir, avant de s'endormir sous sa courtepointe. Puis le couvercle se referma sur moi. Un silence lourd tomba dans le congélateur. Je demeurai pétrifiée quelques secondes. Par la suite, j'eus beau pousser, frapper, crier, la porte résista à mes efforts et personne ne vint à ma rescousse. Les paquets de viande me pinçaient la peau avec plus d'intensité. Après un long moment, transie, à bout de forces, je commençai à me sentir des jambes de plomb. Alors je me recroquevillai, les bras autour des genoux, et attendis. Un peu plus tard, un petit garçon aux traits frustes surgit du froid et du noir, me sourit et me tendit une fleur rouge.